



166

LES MODES PARISIENNES.

Chapeau de paille de Roschelle, rue de Richelieu, 95 — Fleurs de Millery, élève de Baron, rue Ménars, 12 — Mantelet de M^{me} Olmev, rue Montmartre, 181 — Coiffure fanchon, de M^{me} Vasslard, rue de Ménars, 5 — façon de Robe de M^{me} Duguer, rue de Louvois, 6 — Ombralle de M^{me} Lemarechal, boulevard Montmartre, 17 — Ouvrages de tapisserie de Sorel Delisle, Place de la Bourse, 31. Corsets Josselin, rue de la Paix, 13.



LES MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉRIE DE V. —
MAGASINS ET ATELIERS A LA MODE. — MODES D'HOM-
MES. — LA BELLE CRÉOLE (2^e et dernière partie) par
E. SOUTERRE. — LA REINE MAR, par LUCIENNE
SAND. — MARYON LILLIAN. — CHRONIQUE THEA-
TRALE. — REVUE LITTÉRAIRE.

MODES ET FASHIONS.



Il y a grande variété dans les toilettes; on voit un peu de tout. Ainsi, avec une robe garnie de plusieurs volants de dentelle noire, on porte un châle ou une large écharpe de dentelle semblable. Sur une robe de soie feutre ou tourterelle, une visite pareille fait bon effet; de même qu'un gris-bleu ou de blanc va aussi très-bien sur ces couleurs. Le vert-de-mer va sur presque toutes les nuances de robe; ainsi fait-on beaucoup de visites et de toilettes dans cette couleur. Lorsque nous dirons robes, nous entendons toutes les formes de la coquette toilette de ce pays. Une des coupes les plus communes est celle qui s'élève un peu sur les épaules et se termine en une sorte de

en bas, et fait un peu la châle par-devant, où elle finit en pointe; nous est-elle assez généralement adoptée pour que nous croyions utile d'en donner le patron dimanche prochain à nos abonnés.

Les châles de crêpe de Chine brodés sont en vogue; il est vrai que, pour être dans les courbes de la mode, il les faut tout noir couverts entièrement de broderies (guirlandes de fleurs, etc.) ou de couleur; les fonds noirs couverts d'une robe brodée de soie jaune d'or sont aussi en vogue; les fonds rouges, toujours très-riches en broderies de couleur, peuvent, quoique plus anciens, compter parmi les châles à la mode.

Les châles carrés en dentelle noire restent aussi en vogue de toilette d'une grande élégance. Les écharpes sont préférées par les femmes petites, qui n'ont jamais de grâce enveloppées d'un grand châle.

Les écharpes de crêpe de Chine fond noir brodé richement en guirlandes de soie de couleur et les écharpes de crêpe de Chine blanc brodé en soie blanche viennent apporter une nouvelle variété aux toilettes nouvelles.

Pour les robes, on remarque de même beaucoup d'indépendance dans les ornements, sinon dans les coupes, qui restent justes et corsage aux robes de soie, et frontées ces robes légères; ce sont les délicates passerelles de Bertheley (1) qu'on dispose en robe ou en es effilés posés de même ou en plusieurs rangs comme des volants ou des soufflets, et ces petites pas-

(1) Boulevard Mazarine, 46.

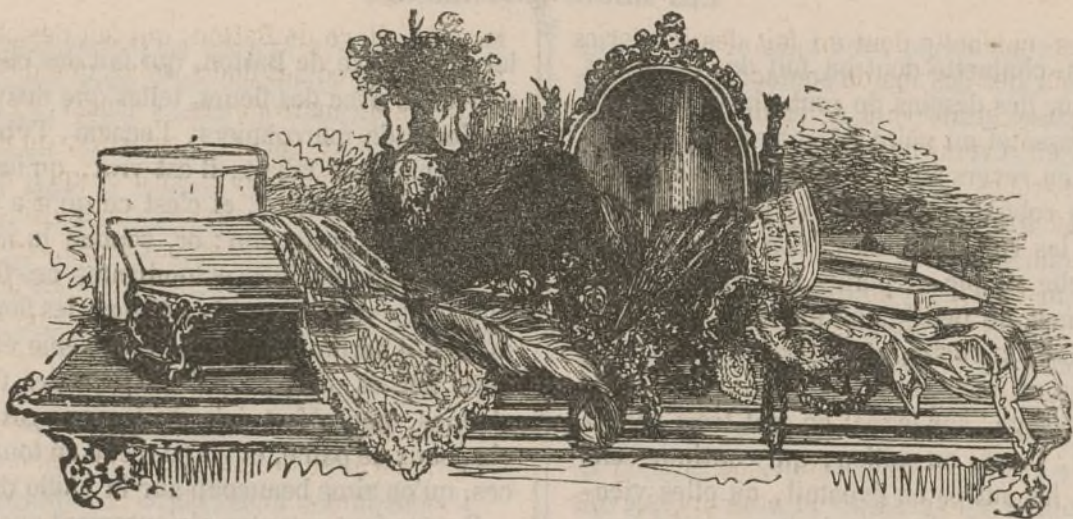


LES MŊES PARISIENNES.

Chapeau de paille de Rochelle, rue de Richelieu, 95. — Robe de Mlle, chez de Baron, rue Menars, 12. — Mantilet de M^{me} Oliva, rue Montmartre, 18. — Cruffon fanchon de M^{me} Giffard, rue de Menars, 5. — Jupons de Robe de M^{me} Dugues, rue de Louis, 6. — Corbelle de M^{me} Lemarechal, boulevard Montmartre, 17. — Ouvrages de la piquerie de Sorie Delisle, Place de la Bourse, 31. — Corslets Gosselin, rue de la Paix, 13.

Paris, chez Aubert et C^{ie} Place de la Bourse

Ayuntamiento de Madrid



LES MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. — MAGASINS et ATELIERS A LA MODE. — MODES D'HOMMES. — LA BELLE CRÉOLE (2^e et dernière partie), par E. SOUVESTRE. — LA REINE MAB, par GEORGES SAND. — MANÈGE LEBLANC. — CHRONIQUE THÉÂTRALE. — RÉBUS ILLUSTRÉ.

MODES ET FASHIONS.



Il y a grande variété dans les toilettes; on voit un peu de tout. Ainsi, avec une robe garnie de plusieurs volants de dentelle noire, on porte un châle ou une large écharpe de dentelle semblable. Sur une robe de soie feutre ou tourterelle, une visite pareille fait bon effet; de même qu'un gros-bleu glacé de blanc va aussi très-bien sur ces couleurs douces. Le vert-de-mer va sur presque toutes les nuances de robe; aussi fait-on beaucoup de visites et de mantelets dans cette couleur. Lorsque nous disons visites, nous entendons toutes les formes de la nombreuse famille de ce nom. Une des coupes les plus heureuses est celle qui s'élargit un peu sur les hanches et sur le milieu du dos par

en bas, et fait un peu le châle par-devant, où elle finit en pointe; aussi est-elle assez généralement adoptée pour que nous croyions utile d'en donner le patron dimanche prochain à nos abonnées.

Les châles de crêpe de Chine brodés sont encore portés; il est vrai que, pour être dans les conditions de la mode, il les faut fond noir couvert entièrement de broderies (guirlandes de fleurs) en soie de couleur; les fonds noirs couverts d'une riche broderie de soie jaune d'or sont très en vogue; les fonds rouges, toujours très-riches en broderies de couleur, peuvent, quoique plus anciens, compter parmi les châles à la mode.

Les châles carrés en dentelle noire restent aussi un objet de toilette d'une grande élégance. Les écharpes sont préférés par les femmes petites, qui n'ont jamais de grâce enveloppées d'un grand châle.

Les écharpes de crêpe de Chine fond noir brodé richement en guirlandes de soie de couleur et les écharpes de crêpe de Chine blanc brodé en soie blanche viennent apporter une nouvelle variété aux toilettes nouvelles.

Pour les robes, on remarque de même beaucoup d'indépendance dans les ornements, sinon dans les coupes, qui restent justes du corsage aux robes de soie, et froncées aux robes légères; ce sont les délicates passementeries de Bertheley (1) qu'on dispose en échelle, ou ses effilés posés de même ou en plusieurs rangs, comme des volants ou des soutaches; et des petites pas-

(1) Boulevard Montmartre, 48.

sementeries-chainette dont on fait des broderies en tablier sur des dessins de soutaches ; les broderies au passé et au point de chainette ; les festons mats en revers sur les robes de soie et aux volants des robes de barège, et les volants découpés ; et les rubans plissés, non à la vieille, mais à ruche simple et plate, au milieu de laquelle on met un petit galon de soie à plat : de cette manière, la ruche, assez large du bas, peut se diminuer en montant vers la ceinture ; et de même au corsage, sur lequel on met trois ruches semblables : l'une, au milieu, qui continue celle de la jupe ; les autres en éventail, où elles viennent finir derrière le dessous du bras après avoir entouré le haut de la manche.

Nous avons déjà dit qu'on porterait beaucoup de robes en mousseline de soie, et cela se confirme ; car on commence à les voir dans les ateliers des bonnes couturières. Sur ces robes, il faut nécessairement des volants ; ainsi fait-on : mais les unes les posent en biais, les autres en droit fil. Les volants se bordent de trois rangs de petits lacets de soie espacés entre eux d'un demi-doigt, et l'on choisit pour ces lacets la couleur dominante dans l'étoffe. Quant au nombre des volants, il n'y a rien de bien fixe à cet égard ; cela dépend du goût, ou plutôt de la grandeur de la personne ; mais généralement on veut faire reprendre les petits volants. Il n'est donc pas rare de compter cinq volants sur une jupe, mais tous de hauteur différente : le premier, celui du bas, le plus haut ; et les autres diminuant progressivement.

Il y a aussi de nouvelles mousselines-tarlatane imprimées qui sont ravissantes de nuances et de dessins ; mais ces dessins couvrent tellement le fond, qu'il est impossible de savoir si ce fond est blanc ou de couleur : ce sont des palmes se mêlant les unes aux autres, s'entrelaçant de manière que les yeux ne peuvent suivre leurs capricieux contours. Sur ces robes, dont la légèreté et la fraîcheur sont le principal mérite, on pose des volants ourlés ; les manches sont presque justes du haut, et s'élargissent à partir du coude pour se fermer ensuite froncées sur le poignet.

C'est avec ces toilettes légères que les fichus et canezous reviennent en faveur. Cette année, on aura comme nouveauté le tulle *Payan*, qui fait les plus délicieux fichus, canezous, berthes et manches qu'il soit possible d'imaginer, et avec lequel on prépare déjà des garnitures de robes de bal pour les matinées dansantes et pour les Eaux prochaines.

Les chapeaux sont charmants de forme et d'ornements, parce qu'on a repris les garnitures de fleurs et les plumes, deux éléments sans lesquels il n'est pas d'élégance possible. Du reste les fleuristes ont trouvé moyen de donner un cachet de nouveauté à toutes les fleurs en changeant la manière de les monter. Ainsi nous citerons Mil-

lery (1), élève de Batton, qui fait des choses très-nouvelles avec des fleurs, telles que des branches de fleurs de marronniers, l'acacia, l'ébénier, et pour cela il ne fallait, il est vrai, qu'imiter parfaitement la nature, et c'est ce qu'il a fait avec une grande perfection ; or, comme la mode veut des branches flexibles et tombantes, ces fleurs font fureur. On voit encore chez Millery les fleurs toutes mêlées d'herbe d'une finesse extrême et les longues herbes jaunes mêlées dans les fleurs des champs, genre fort à la mode pour garniture de chapeaux de paille, et les lis d'eau en toutes nuances, qu'on aime beaucoup sur la paille de riz.

Il nous faut compter sérieusement avec les modes d'enfants, qui éclipsent nos toilettes par leur grâce et leur luxe, si bien que nous allons souvent chercher certains détails dans leurs modes, dont nous faisons notre profit. Nous citerons pour preuve de cela les chapeaux Paméla de l'année dernière, que nous avons pris à madame Mariendaz, qui, la première, les avait adoptés pour ses costumes de petites demoiselles, et cette année les formes gipsy qu'on cherche à faire mettre à la mode pour les jolies femmes. Nous ne savons pas encore le résultat de ces tentatives, mais ces chapeaux sont si charmants sur la tête des petites filles, que plus d'une jeune femme sera tentée d'en faire l'essai.

Revenons à nos coquettes petites filles si gentilles sous leurs chapeaux bergère ou gipsy et avec leurs pardessus de taffetas ouvert sur des robes brodées au point de Venise. Madame Mariendaz (2) leur fait en ce moment des pardessus écrus en étoffe de fil faite spécialement pour elles, lesquels ont des ornements en galons mats ou des broderies d'un genre tout à fait nouveau. Les mille recherches de madame Mariendaz pour les costumes d'enfants et surtout pour les petites demoiselles, depuis la longue robe du premier âge jusqu'au moment où elles deviennent *demoiselles* sont inimaginables. Je doute qu'on trouve autant de recherches dans le trousseau d'une jeune mariée que dans ces layettes.

Quant aux petits garçons, c'est Cior fils (3) qui est leur tailleur ; nous voyons que les grandes guêtres de peau noisette, si fort à la mode cet hiver pour les jeunes garçons, font place à des bas de couleur soit écossais, soit rayés en travers. Cior fait de petits paletots en nankin brodé en blanc avec poches sur les devants ; avec ce paletot on leur met un pantalon blanc qui ne descend qu'aux genoux, aussi ne le voit-on pas ; des bas de fantaisie et des souliers à l'anglaise, c'est-à-dire avec une bride de cuir qui passe sur le cou-de-pied ; pour les jeunes garçons un peu plus grands, de sept à onze et douze ans, il fait des

(1) Rue de Ménars, 42.

(2) Rue Saint-Honoré, 416.

(3) Rue Richelieu, 47.

vestes à basques qui se portent avec un gilet et pantalon assez large. Une casquette ou un chapeau à bords assez larges et relevés complète ordinairement ce costume. Nous n'avons pas dit quelle était la coiffure des très-petits garçons : c'est maintenant une petite casquette tout paille ou un chapeau rond en paille orné d'une plume blanche tournée autour de la calotte, ou un gros nœud de ruban en choux sur le côté gauche.

LOMÉNIE DE V.

MAGASINS ET ATELIERS A LA MODE.

Mesdemoiselles Romain. — Modes, rue de la Chaussée-d'Antin, 48.

Mesdemoiselles Josselin. — Corsets, rue de la Paix, 43.

Guerlain. — Parfumeur, rue de la Paix, 44.

Madame Beaudoux. — Dentelles blanches et noires, angleterre, alençon, application de Bruxelles, châles de dentelle noire, écharpes, volants, rue de la Paix, 2.

Marion. — Papeterie, buvards, canifs, couteaux, serre-papier, papeterie complète, cité Bergère.

Brousse. — Cachemires de l'Inde, châles français, châles et écharpes de crêpe de Chine brodé, rue de Richelieu, 84.

Fleschelle. — Chapeaux de paille d'Italie, paille à jour, brodée, guipure, paille de riz, paille cousue, rue de Richelieu, 95.

Lachaume. — Fleurs naturelles, coiffures, guirlandes, fleurs pour les jardinières, rue de la Chaussée-d'Antin, 46.

Au Dahlia. — Chaussures pour dames, brodequins, souliers de satin, douillettes pour la chambre, rue de la Chaussée-d'Antin, 24.

MODES D'HOMMES.

Les basques d'habits deviennent tellement échanquées par-devant qu'il faut *faire le tour* d'un élégant pour savoir s'il porte veste ou habit, en compensation la taille est très-longue. Le bleu-vif est dans ce moment la couleur à la mode. Les gilets du matin se font toujours à basques.

Les redingotes suivent à peu près les mêmes lois que les habits, elles sont aussi très-longues de taille et très-courtes des basques.

Le pantalon sans sous-pieds est tout à fait adopté, il se porte avec des bas de fantaisie, fond blanc rayé, chiné ou quadrillé en couleurs, et des souliers.

Becker aîné (1) a eu tous les honneurs de la nouvelle saison, car ses habits, ses redingotes, ses gilets ont été déclarés les mieux coupés et les plus élégants. C'est un succès d'autant mieux

(1) Rue Neuve-des-Petits-Champs, 45.

mérité que le sujet nous paraît ingrat. Du reste, sa vogue est constatée par ces mots souvent répétés entre jeunes gens : Votre habit est-il de Becker aîné ? ou Votre habit est de Becker aîné ? Il a fort bon air, etc.

Avec des habits tels que la mode les veut, il fallait nécessairement des chapeaux ridicules ; aussi nos fashionables n'y ont pas manqué. Les chapeaux, toujours petits de bords, sont plus haut de forme et pointus... mais pointus... que cela fait plaisir à voir... allais-je écrire ! c'est horreur à voir qu'il faut dire ! Nous profiterons de l'occasion pour rappeler ce que tout le monde sait déjà, c'est que Gibus (4) est toujours le chapeau à la mode.

Les petites cannes blanches, à bec de corbin, que les jeunes gens portent presque tous, sont en baleine ou en ivoire. Nous avons vu et admiré cette plus belle partie de la toilette des hommes chez madame Lemaréchal, qui possède une collection de cannes et de cravaches très-complète.

Détails du Dessin.

Coiffure : fanchon en dentelle ornée de ruban de chaque côté de la tête. Robe de soie garnie en échelle par de la passementerie à jour.

Chapeau de paille à jour, orné d'une double guirlande de fleurs. Mantelet espagnol en taffetas glacé, garni d'une dentelle de 45 à 50 centimètres de hauteur, laquelle vient se terminer de chaque côté sur les bras ; une autre dentelle de 20 à 25 centimètres se rajoute à côté et vient finir au bas sur le devant du mantelet. On pose souvent une passementerie très-légère et noire au pied de la dentelle, et au-dessus un autre rang de petite dentelle haute de trois à quatre doigts, qui forme second volant en tête du mantelet ; et on pose encore une passementerie à sa tête, qui se continue, ainsi que le petit volant, tout autour du mantelet. Les dames qui ont d'anciennes écharpes de dentelle noire, qu'on ne porte plus parce qu'elles sont étroites, pourront s'en servir pour garnir le derrière de ce mantelet.

Ombrelle-marquise garnie de franges.

PATRONS.

Le mantelet espagnol représenté sur notre gravure de ce jour se fait en taffetas glacé de toute couleur. Cependant les couleurs vert-de-mer, vert glacé de lilas, gris-poussière, feutre, gros-bleu, glacé-blanc, sont les plus à la mode. La passementerie doit toujours être noire et légère, de manière à imiter la dentelle. Ce mantelet doit être doublé en étoffe pareille à celle du dessus.

Nous n'avons pas marqué la place où doit se terminer des côtés la haute dentelle, car cela dépend absolument du volume de la personne ; il faut donc ajuster cette dentelle en essayant le mantelet : la gravure peut du reste servir d'indication.

Nous rappelons aux abonnés de Paris qui ont droit à la prime de 1846 qu'ils peuvent la faire retirer au bureau du journal.

(4) Rue Vivienne, 20.

LA BELLE CRÉOLE.

(SUITE ET FIN.)

» Cependant six mois s'étaient écoulés, et les bruits qui avaient couru un instant sur la dureté de la jeune veuve envers ses esclaves s'étaient apaisés. Aussi recherchée que jamais, son salon était ouvert à toute l'aristocratie de la Nouvelle-Orléans; on citait sa maison pour son élégance et son hospitalité opulente; les admirateurs continuaient à l'entourer; et si quelqu'un osait se hasarder à rappeler le passé, on élevait des doutes; on objectait la douceur connue de la jeune veuve, on vantait ses grâces affectueuses, et l'on finissait par traiter de calomnies les sourdes accusations auxquelles elle avait été en butte.

» Les choses en étaient là, lorsqu'un jour le tocsin se fit entendre; le feu venait de prendre chez madame Lalorie!

» On se précipita aussitôt vers sa demeure. Averti par la rumeur, je suivis la foule.

» L'incendie s'était déclaré dans les dépendances de l'habitation où se trouvaient les cuisines; au moment où nous entrâmes dans le jardin, les flammes jaillirent à travers le toit, qu'elles dispersèrent en éclats. Il n'y avait sur le lieu même aucun moyen d'arrêter les progrès du feu; et l'on attendait les pompes, qui n'étaient point encore arrivées.

» Tous les yeux étaient tournés vers l'édifice qui brûlait, quand tout à coup un grand cri partit du milieu des flammes: une fenêtre s'ouvrit et une femme y parut; c'était Rachel, qui agitait ses bras avec une rage menaçante.

» Une exclamation d'épouvante s'était élevée à son aspect, et, par un mouvement involontaire, la foule se rapprocha de l'édifice. Mais les flammes en défendaient toutes les issues.

» Cependant Rachel s'était penchée à la fenêtre, et montrant l'incendie qui s'étendait déjà vers l'habitation:

» — Maîtresse brûle! maîtresse brûle, s'écria-t-elle en battant des mains avec un rire insensé... Mingo vengé, moi vengée, tous les noirs vengés!

» Et elle tomba épuisée.

» Pendant ce temps, une échelle avait été apportée; elle fut appuyée à la fenêtre, et un jeune homme monta intrépidement: arrivé près de la vieille négresse, il voulut la soulever, mais il ne put y réussir.

» — Elle est enchaînée, s'écria-t-il tout à coup.

» — Oui, oui, pauvre noire attachée au foyer depuis six mois... balbutia Rachel: maîtresse vouloir pauvre Rachel faire de bons diners pour elle... mais Rachel avait trop chaud, Rachel penser à Mingo, Rachel avoir mis le feu pour mourir!

» Dans ce moment les flammes gagnèrent la fe-

nêtre, et le jeune homme fut forcé de descendre; nous vîmes la vieille négresse se relever avec un cri de douleur, se tordre un instant au milieu du feu pour retomber et disparaître.

» Un long frémissement d'horreur avait agité la foule; des imprécations commencèrent à s'élever lorsque les pompes arrivèrent au feu.

» L'incendie, que l'on n'avait pu combattre, gagnait les édifices voisins; déjà le vent lançait les flammes vers le toit d'un pavillon isolé et fermé avec soin qui se trouvait à peu de distance. La foule se porta de ce côté quand madame Lalorie parut elle-même à la fenêtre de l'habitation; elle était pâle, et sa main, qu'elle appuya au balcon, tremblait légèrement. Il s'éleva un murmure, puis il se fit un silence.

» — Les clefs! s'écria-t-on de toutes parts.

» — Laissez brûler le pavillon, messieurs, dit la jeune femme d'un accent troublé.

» Mais la foule n'écoutait pas.

» — Les clefs! les clefs! répétèrent cent voix.

» — Je ne les ai point.

» — Qu'on enfonce les portes!

» Les portes cédèrent: il se fit un mouvement, puis un long murmure retentit; madame Lalorie s'était retirée précipitamment.

» Placé près du pavillon, j'y avais pénétré des premiers, et quand je vivrais cent mille années je n'oublierais point le spectacle qui frappa mes yeux.

» Neuf piliers avaient été dressés en rond dans une salle basse et obscure; aux deux premiers pendaient des cadavres déjà devenus squelettes; aux sept autres étaient enchaînés des esclaves: les uns avaient les mains attachées au-dessus de la tête; d'autres étaient repliés sur eux-mêmes sans pouvoir se redresser; plusieurs, le cou lié par un carcan, étaient fixés au pilier dans une immobilité éternelle. Aucune apparence humaine ne leur était restée: c'était quelque chose d'impossible à nommer et qu'on ne sentait vivant qu'à des frémissements douloureux et à de sourds gémissements. Leurs corps ne formaient qu'une immense plaie sur laquelle les verges avaient laissé de profonds sillons. Au milieu d'un rond-point formé par les piliers s'élevait une estrade habilement disposée pour que les coups pussent mieux porter et encore humide d'une boue rougeâtre; le nerf de bœuf, roide de sang, y était suspendu!

» Après la première surprise, on se hâta de briser les chaînes des sept esclaves vivants et de les porter à l'air; deux expirèrent entre nos mains en apercevant le soleil; les autres, plus forts, purent répondre aux questions qui leur furent adressées.

» Nous apprîmes alors que ces neuf esclaves, dont cinq seulement survivaient, étaient ceux que l'on avait confisqués à la veuve et qui avaient été



vendus six mois auparavant pour le compte de l'état. Voulant se venger de leurs aveux, madame Lalorie les avait fait racheter et conduire secrètement chez elle, et depuis six mois elle les tenait enfermés dans ce pavillon, où elle avait fait tout disposer pour leur torture.

» Chaque matin cette femme, élégante et frêle, venait du haut de l'estrade sanglante exercer elle-même son insatiable vengeance; une fois la verge à la main, une sorte de joyeuse fureur s'empara d'elle : ses forces renaissaient à la vue des blessures et à l'odeur du sang; elle sentait avec délices les chairs se meurtrir, les membres se crispier, la vie palpiter et s'éteindre sous ses coups; elle s'abandonnait à la joie de tuer mille fois sa victime et de la voir renaître pour la tuer mille fois encore : horrible folie qui n'aimait que la douleur des autres et ne trouvait de joie que dans leur agonie!

» La foule avait d'abord écouté tous ces détails donnés par les esclaves; mais l'indignation que la curiosité avait un instant contenue ne tarda pas à se faire jour. Le bruit de ce qui venait de se passer s'étant répandu, les nègres, accourus de tous les points de la ville, se regardaient d'un air sombre, et les blancs, effrayés à la pensée des manifestations que pouvait amener une semblable découverte, exhalaient à grands cris leur indignation.

» Déjà les menaces devenaient plus directes, plus immédiates. Or, en Amérique, l'opinion publique passe vite de la parole au fait. L'habitude d'exercer le pouvoir donne au peuple la confiance de sa force, et, quand le cri de tous s'est élevé, l'exécution suit de près le jugement. Madame Lalorie ne l'ignorait pas, et elle savait d'ailleurs quelle était l'exaspération de la foule. La multitude augmentait à chaque instant, et de l'habitation jusqu'au marais on n'apercevait plus qu'une mer de têtes agitées.

» Déjà des cris de mort avaient été jetés; les plus ardents cherchaient à se faire un passage jusqu'à l'habitation, décidés à y entrer de force, lorsque tout à coup la grande porte d'entrée s'ouvre à deux battants, et la voiture de madame Lalorie paraît.

» Le cocher est sur son siège, vêtu de sa livrée, tandis que la jeune créole, dans son plus riche costume, le front calme et les lèvres souriantes, était assise à sa place accoutumée et respirait nonchalemment un bouquet d'héliotrope.

» A cet aspect, les cris s'arrêtent, le bruit cesse, tous restent un instant frappés de stupeur.

» Le cocher noir en profite; il fend la foule, il avance, il va la dépasser, lorsqu'une rumeur s'élève au loin. Le premier moment de la surprise passé, on s'irrite de tant d'audace, on veut arrêter l'insolent équipage; mais il a déjà gagné l'étroite jetée qui conduit au lac Pontchartrain. Cou-

per sa course est impossible, le marais présente un obstacle infranchissable; le poursuivre est inutile, car il a de l'avance et les chevaux volent comme l'éclair.

» Les plus acharnés l'essayèrent pourtant, mais en vain; lorsqu'ils arrivèrent au lac, madame Lalorie venait de fréter une barque pontée dont les voiles disparaissaient déjà à l'horizon!

» L'équipage seul était demeuré au bord du lac; ce fut sur lui que se déchargea l'indignation populaire : la voiture fut mise en pièces, les chevaux poignardés. Lorsqu'on sut à la Nouvelle-Orléans que la Française avait échappé, la foule se porta vers son habitation, qui fut démolie en quelques heures. »

On avait écouté le récit du docteur avec une attention croissante. Lorsqu'il eut fini, tout le monde s'écria : « Et qu'est devenue cette femme horrible? »

— Je l'ignorais encore hier, répondit le docteur.

— Et aujourd'hui?

— Aujourd'hui... je l'ai vue.

— Que dites-vous?

— Elle est ici. »

Dix exclamations partirent en même temps, et tout le monde se leva.

La nuit était venue pendant le récit de l'Américain, et l'obscurité était profonde; il y eut comme un moment de terreur.

Un valet entra avec des lumières; tous les yeux se cherchèrent alors avec une sorte de doute et de curiosité effrayée.

Pour toute réponse, le docteur lui montra la place de madame de Larcy, qui était vide.

Dans ce moment le bruit d'une voiture se fit entendre; on se précipita vers la fenêtre... une calèche découverte conduite par un nègre passait rapidement sous les balcons; madame de Larcy y était assise calme et fière et tenant à la main un bouquet d'héliotrope.

ÉMILE SOUVESTRE.

LA REINE MAB.

Chasseur, sur cette plaine
Que vois-tu donc venir?
Dans la nuit incertaine,
Qui peut ainsi courir?
Quelle rumeur profonde
S'élève dans les airs?
Est-ce du sein de l'onde
Que partent ces concerts?

Ces vivantes nuées,
Amis, c'est le sabbat;
Des follets et des fées
C'est l'essaim qui s'ébat;

Ils escortent leur reine,
Mab, aux cheveux dorés,
Dont le pied couche à peine
L'herbe fine des prés.

Vois-tu, c'est la plus belle
Parmi les fils de l'air,
Plus d'un barde pour elle
Souffre un tourment amer.
Oh! crains qu'elle te montre
Seulement son pied blanc;
On songe, à sa rencontre,
A te signer tremblant.

A son regard perfide
Ne va pas t'exposer;
Ici-bas la sylphide
Ne saurait se poser.
Pétulante et menue,
L'air est son élément;
Elle enfourche la nue
Et chevauche le vent.

Quand la lune se lève
Sur le pâle rayon,
Elle vient comme un rêve,
Dansante vision.
Le duvet que promène
Le souffle du lutin,
Est le char qui l'emmène
Au retour du matin.

Au bord des lacs humides,
Dans la brume des soirs,
De ses ailes rapides
Effleurant les flots noirs,
Sur un flocon d'écume
Que le vent fait voguer,
Molle comme une plume,
Elle aime à naviguer.

Lorsqu'à grand bruit l'orage
Court sur le bois flétri,
La fleur d'un lis sauvage
Souvent lui sert d'abri :
La tempête calmée,
Elle prend son essor
Et s'envole embaumée
D'une poussière d'or.

Au nid de l'hirondelle
Qui pend sous le rocher,
Parfois, pliant son aile,
On la voit se cacher;
Puis, s'élançant comme elle
Sur les flots en fureur,
Rire à la mer cruelle
Où sombre le pêcheur.

En vain, de son passage
Sur l'Océan vermeil,
J'ai cherché le sillage
Au lever du soleil,

La grève de sa trace
Ne peut rien retenir;
D'elle, hélas! tout s'efface,
Tout, hors le souvenir!

Le pieux solitaire
A cru souvent la nuit
Voir sa forme légère
Glisser dans son réduit.
Mais, loin qu'il l'exorcise,
A son regard si doux,
Pour un ange il l'a prise,
Et s'est mis à genoux.

Du chasseur téméraire
Elle égare les pas,
Et rase la bruyère
En lui tendant les bras;
Sur la mare trompeuse,
Qu'elle effleure sans bruit,
Elle l'attend, moqueuse,
L'y fait choir et s'enfuit.

Mais, dit-on, la diablesse,
Soit caprice ou remord,
Parfois d'une caresse
Tient en suspend la mort.
Eh bien! Mab est si belle,
Qu'on me verrait courir
Après un baiser d'elle,
Quand j'en devrais mourir.

GEORGES SAND.

MANÈGE LEBLANC.

FÊTE ÉQUESTRE.

Nous avons assisté ces jours derniers à une réunion où, chose rare à notre époque, il n'y avait ni piano bruyant, ni chanteur langoureux. C'était tout simplement une fête équestre que M. Leblanc, le directeur du beau manège situé faubourg Montmartre, donnait à sa clientèle composée des personnes les plus distinguées dans les arts et dans l'industrie. On sait combien l'équitation est à la mode aujourd'hui, et nous n'avons pas besoin de dire que la société était aussi nombreuse qu'élégante. Si nous nous rendions à la gracieuse invitation de M. Leblanc, ce n'était pas sans une certaine défiance contre les manières hippiques et le langage anglais de nos amateurs de *sport*; mais nous avons été agréablement surpris de trouver au manège du faubourg Montmartre une conversation polie et des manières sans prétention. Le frère du directeur, qui le seconde dans son enseignement et qui marche dignement sur ses traces, a commencé par faire exécuter aux élèves, comme une répétition géné-

rale de leurs leçons, les manœuvres de haute école les plus savantes. Les spectateurs ont été étonnés de l'aisance, de l'aplomb, de l'agilité avec lesquels de jeunes cavaliers, dont quelques-uns ne suivaient les cours que depuis peu de temps, gouvernaient les beaux chevaux du manège et triomphaient en se jouant de toutes les difficultés. On a pu juger ainsi des avantages de l'équitation pour développer le corps et pour donner à l'homme une noble confiance. M. Leblanc a clos ces manœuvres en exécutant personnellement plusieurs exercices, dans lesquels il s'est fait applaudir comme l'heureux rival de nos premiers écuyers.



Il n'est point de belle fête sans lendemain, la fête équestre de M. Leblanc a donc eu le sien; mais si nous avons été admis à cette seconde solennité, ce n'a été que par une faveur toute spéciale, car l'enceinte s'ouvrait seulement devant les dames, élèves de l'habile écuyer, et l'on n'admettait avec elles que leurs parents ou leurs amis. Néanmoins, nous ne croyons pas être indiscret en disant que la réunion était charmante, et que les amazones se sont montrées aussi hardies et aussi adroites que les cavaliers, tout en déployant plus de grâce. C'est donc à elles que l'avantage est resté. Le goût de l'équitation se répand de plus en plus parmi nos dames élégantes, qui sont fort assidues au manège Leblanc. Nous ne saurions les blâmer de se livrer à cet exercice hygiénique qui entretient la santé, et dans lequel elles savent trouver des grâces nouvelles.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

PALAIS-ROYAL — *Le Lait d'ânesse*, vaudeville de MM. Gabriel et Dupeuty. — Rarement Levassor a eu l'occasion de se montrer plus amusant que dans le rôle d'Ovide-Adonis, ce double personnage qui boit du lait d'ânesse, par amour pour une fermière de Montrouge, et qui se transforme en paysan picard, par haine pour ce même lait d'ânesse.

Les auteurs, gens d'esprit s'il en fut, ont tracé le double rôle que remplit Levassor avec un grand bonheur

de mots et une très-habile intelligence de la scène. Disons-le aussi, ils ont rencontré dans Levassor un interprète digne d'eux. Soit qu'il parle ou qu'il chante, soit qu'il boive du lait ou qu'il exalte les douceurs du champagne, Levassor est original souvent et comique toujours. On lui a fait répéter plusieurs excellents couplets, on aurait voulu lui faire répéter ses mots et même ses gestes. Il est difficile d'être plus gai, d'avoir plus d'entrain et plus de naturel. C'est un véritable succès d'acteur et de pièce.

Mademoiselle Duverger est fort gentille en laitière de Montrouge; son jeu ne manque ni de décence ni de charme. Quel contraste avec la verve ébouriffante de Levassor! Mais la sympathie naît des contrastes; c'est ce qui explique pourquoi Ovide aime la jolie laitière, et pourquoi le public a si vivement applaudi et l'acteur et l'actrice.

Frisette. — Qui dit Frisette, dit grisette.

Mais cette grisette-là n'est pas ce qu'un vain peuple pense.

Elle est sage, quoiqu'elle ait un enfant.

Cet enfant, elle l'a, c'est vrai, mais elle ne l'a pas eu. Notez bien ce point-ci.

Celle qui l'a eu est morte de chagrin d'avoir été abandonnée par son amant Gabrion, qui était un garçon bou langer.

Frisette a donc adopté l'enfant de ce mitron indélicat. Et un jour qu'elle logeait dans un hôtel garni, où elle couchait après avoir été en journée, elle rencontre dans son local un monsieur qui y couchait après avoir employé sa nuit à pétrir le pain.

Ce monsieur, c'est Gabrion.

Scènes délicates et touchantes à la suite desquelles Gabrion épouse Frisette, et avant lesquelles se passent une foule d'incidents fort amusants.

Le succès a donc accueilli cette charmante comédie de MM. Lefranc et Labiche, où Luguët et mademoiselle Freneix, gentille débutante, ont fait assaut de gaieté, de verve et de talent.

PORTE-SAINT-MARTIN. — *Les Petites Danaïdes*. — On a fait de mauvaises parodies d'ouvrages de mérite, on en a fait de bonnes d'œuvres médiocres.

Les Petites Danaïdes tiennent le premier rang parmi ces dernières. Leur succès a complètement effacé celui de l'opéra qui a inspiré la verve comique de Désaugiers et de Gentil; et aujourd'hui qu'elles viennent de renaître avec tant d'éclat, elles promettent de vivre toujours, lorsque depuis long-temps le grand ouvrage est aussi mort qu'enterré.

Quoi qu'on en dise, ce n'est pas seulement le talent de Potier qui fit tout ce succès. Certainement le grand acteur avait donné au père Sournois la physionomie la plus bouffonne et la plus originale, mais il y avait encore dans *les Petites Danaïdes* un attrait auquel les Parisiens ne savent point résister : c'est celui d'un spectacle tout à fait pompeux.

Pompeux pour l'époque, entendons-nous. La représentation d'hier a prouvé qu'en fait de magnificences et d'inventions féeriques l'année 1849 en était encore à l'enfance de l'art.

Reconnaîtrait-elle, cette modeste année, dans les costumes si frais, si variés, dans les décors pittoresques et grandioses, dans ce luxe de jeunes et jolies femmes surtout, la maigre mise en scène et les cinquantes Danaïdes plus maigres encore, dont se contentait l'admiration peu difficile de nos respectables parents?

La soirée de samedi dernier a bien prouvé que la direction de la Porte-Saint-Martin comprenait mieux les exigences actuelles.

Les femmes et l'enfer, notons ces deux points-ci, n'ont rien laissé à désirer aux yeux les plus avides de séduction.

Elles étaient bien cinquante, toutes mineures, toutes

